

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is itself centered within a red square.

Faubourg St-Rock : un univers d'un réalisme intemporel

Sébastien Chartrand

Volume 44, numéro 1, printemps-été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chartrand, S. (2021). Faubourg St-Rock : un univers d'un réalisme intemporel. *Lurelu*, 44(1), 87–88.



Première et dernière édition de *L'engrenage*

Faubourg St-Rock : un univers d'un réalisme intemporel

Sébastien Chartrand

Première partie : La création d'un microcosme urbain

«Aujourd'hui comme il y a quinze ans, la fille qui perd son chum souffre toujours autant. Le gars qui est pris dans la drogue ou la délinquance ne l'a pas plus facile. Le sida fait autant de ravages, tout comme la violence, le racisme, la misère... Et, bien sûr, les jeunes sont toujours aussi passionnés de musique, ils cherchent l'amour avec autant d'ardeur, ils aspirent à comprendre les questions fondamentales, ils expérimentent, se trompent et recommencent... Ils sont assoiffés de vérité et en quête d'absolu, ou alors désœuvrés, déçus ou trahis¹.»

Ces propos sonnent tout aussi juste aujourd'hui que lorsque Marie-Andrée Clermont les avait prononcés lors d'une entrevue accordée à *Lurelu* en 2009, alors qu'elle traitait d'une série débutée en 1991 : la collection «Faubourg St-Rock» qui, par son concept d'univers partagé, la qualité littéraire des romans, le nombre de ses ouvrages et sa popularité, est toujours restée sans équivalent, même trente ans plus tard.

Pour souligner cet anniversaire, «Tourélu» consacrera à la série deux chroniques consécutives.

Un milieu culturel mûr pour accueillir le projet

À la fois conceptrice, directrice et auteure au sein de la collection, Marie-Andrée Clermont décrit ainsi le projet initial : «La collection "Faubourg St-Rock", en version originale, visait à donner aux lecteurs une série d'histoires traitant sans faux-fuyants des problèmes que vivaient les jeunes d'ici dans le contexte d'alors¹.»

Le projet arrivait à point nommé dans notre milieu littéraire. Le premier roman miroir québécois pour adolescents était paru quelques années auparavant (*Le Dernier des raisins*, de Raymond Plante), abordant les problématiques d'un angle humoristique. Puis, en 1990 avec *Le secret d'Ève* de

Reynald Cantin, le roman miroir se faisait plus sérieux.

Néanmoins, aucune série québécoise n'avait été jusque-là consacrée spécifiquement au roman miroir. Le concept avait déjà été utilisé au Canada anglais pour la télévision : la série *Degrassi Junior High* (1987-1989), par Linda Schuyler, reste à ce jour la franchise la plus populaire de l'histoire de la télévision canadienne. Chaque épisode était centré sur un personnage précis et le scénario explorait une thématique spécifique (contraception, drogue, homosexualité, violence, etc.) et se déroulait au sein d'une même école. La série allait être traduite en français pour le Québec peu après et, en 1990, les Éditions Héritage publiaient en français des novellisations de ces épisodes.

La réplique provinciale ne se fit pas attendre (série *Watatatow* produite à partir de 1991, et qui allait connaître elle aussi ses romans dérivés publiés chez Québec Amérique).

C'est donc cette même année que les Éditions Pierre Tisseyre amorcent une collection, comme le résume Sophie Marsolais, «d'histoires où les personnages évoluaient d'un livre à l'autre, comme ceux des séries télé regardées par les jeunes¹.»

Ces romans racontaient sans complaisance les angoisses des adolescents, sans cacher la souffrance ni offrir de conclusions à la Walt Disney. Le langage des jeunes était utilisé dans les dialogues et un point de vue juvénile était adopté lors des passages introspectifs. La conclusion de l'intrigue ouvrait la porte à de meilleurs lendemains, mais sans dissimuler l'effort qui restait à faire.

Un univers partagé

Rendre fidèlement les problématiques des adolescents en abordant leur point de vue n'a déjà plus rien d'original : nous sommes au début des années 90, décennie des Marie-Lune, Ani Croche et autres Cassiopée. Le roman miroir est de plus en plus présent et

la locomotive Courte échelle est de plus en plus visible.

C'est dans la richesse et la crédibilité de son microcosme urbain que la série «Faubourg St-Rock» va vraiment se démarquer.

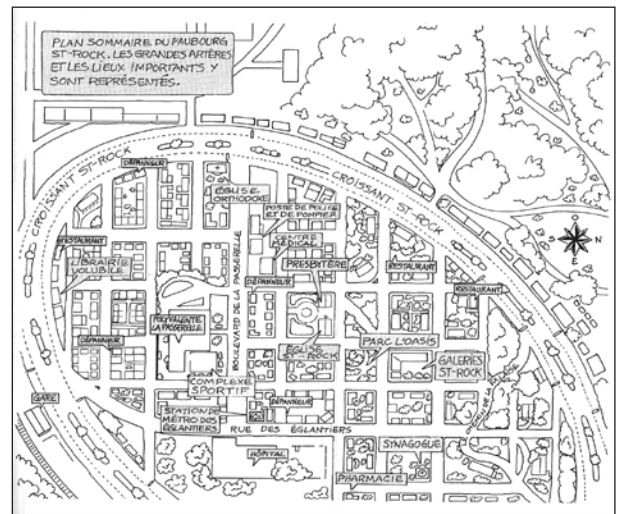
Le concept d'univers partagé, au début des années 90, appartenait principalement à la littérature de genre, plus spécialement la *fantasy*, la science-fiction et le polar. Or, afin de créer cet effet de «série télévisée», il convenait d'imaginer un microcosme où les différents personnages se côtoieraient d'un livre à l'autre, où des lieux et des personnages secondaires seraient aisément reconnaissables pour les lecteurs.

«L'originalité de nos romans consistait avant tout en une toile de fond partagée par les auteurs, qui permettait à nos lecteurs une connaissance des lieux inventés, mais réalistes, où se déroulaient les intrigues. Je pense, entre autres, à la polyvalente La Passerelle, à l'hôpital St-Rock, à la station de métro Les Églantiers, au parc l'Oasis, au centre sportif et aux restos des alentours. Tous des endroits ayant pignon sur rue au Faubourg St-Rock¹.»

C'est ainsi qu'on peut suivre les pas des personnages sur la carte illustrée dans chaque roman, ou encore constater que le lieu d'un drame décrit dans l'une des histoires est également l'emplacement d'une heureuse conclusion dans un autre récit. Le lecteur se sent «chez lui»; il devient l'un des «figurants» de la série, l'un des élèves anonymes de la polyvalente La Passerelle, l'un de ceux qui font partie du décor mais dont on ne raconte pas l'histoire. Le tout confère un remarquable souffle d'authenticité à la série, en plus de la distinguer de n'importe quelle autre.

Qui plus est, elle peut disposer de son postépisode (ou *sequel*, pour citer l'expression consacrée en anglais), qui lui donne un relief particulier.

Le cycle s'achève par *La clef dans la porte*, un roman écrit à six mains par Marie-Andrée Clermont, Susanne Julien et Vincent Lauzon, auteurs majeurs de la série. L'histoi-



La carte du Faubourg St-Rock

re se déroule en 2020, où l'on découvre que la polyvalente La Passerelle, fermée depuis vingt ans, sera démolie. Comme l'histoire fut rédigée en 2000, on comprendra que les personnages ne portent pas de masque; d'ailleurs, l'idée n'était pas de verser dans la science-fiction, mais bien de révéler au lecteur ce qui est arrivé aux personnages qu'il aura suivis. Plusieurs anciens élèves de l'école se réunissent pour comprendre ce qui est advenu des amis disparus, tout en relatant une partie de leur parcours.

Il y a quelque chose d'extrêmement satisfaisant à lire ce roman-épilogue, lequel permet d'offrir une conclusion sans complaisance ni mélodrame – une opportunité que seul un univers partagé comme le Faubourg St-Rock pouvait offrir.

Mais si les problématiques traitées sont intemporelles, les récits eux-mêmes pouvaient-ils éviter de prendre de l'âge? Probablement pas, et c'est ce qui aura amené une refonte de la série.

Une cure de jeunesse en 2007

Parce qu'ils racontent la vie quotidienne des adolescents, les livres du Faubourg St-Rock sont ponctués de petits détails qui, s'ils semblaient anodins lors de l'écriture, sont devenus autant d'éléments trahissant l'âge de la série. Dans la version originale, on pouvait notamment voir des personnages louer des cassettes VHS, assister à un match des Expos, recevoir des billets de 500 \$ ou s'adonner à la programmation informatique en DOS. Les expressions langagières jadis à la mode se sont faites vétustes et certaines mentalités ont changé.

La série restait néanmoins populaire, mais le besoin d'une séance de rajeunissement se faisait de plus en plus sentir.

«Lorsque les Éditions Pierre Tisseyre nous ont invités à ressusciter le Faubourg St-Rock en 2007, en nous faisant valoir que les problèmes abordés dans les romans étaient encore d'actualité et qu'il n'y avait pas ailleurs de série équivalente, nous

nous y sommes remis avec enthousiasme», raconte Marie-Andrée Clermont¹.

Si l'essentiel de l'intrigue et les thématiques de fond sont restées inchangées, les petits «irritants temporels» furent gommés. Les couvertures furent redessinées par l'illustrateur Louis-Martin Tremblay, passant du portrait réaliste aux scènes griffonnées. Des dossiers documentaires furent ajoutés aux romans, chacun proposant des pistes de solution et des sources d'aide aux jeunes qui éprouvaient des difficultés semblables à celles du personnage. Rebaptisée «Faubourg St-Rock +», la collection a grandement bénéficié de l'attention qui lui fut apportée.

Elle reste encore unique à ce jour. Si d'autres éditeurs se consacrent aux problématiques rencontrées par les adolescents (songeons à «Tabou» chez de Mortagne), aucune série ne s'est, jusqu'à présent, lancée dans l'aventure de créer un microcosme urbain crédible où se croisent et s'influencent les personnages des différents romans.

Et maintenant?

Il y a lieu de se demander si le dépoussiérage de 2007 est toujours aussi efficace quinze ans plus tard. Quand la refonte de la collection a eu lieu, les cellulaires étaient encore couteux et essentiellement réservés aux adultes. Twitter et YouTube venaient tout juste de naître et rare était l'adolescent pouvant dégainer à tout instant le nécessaire pour enregistrer un film. Les notions de défis en ligne et d'«influenceurs» n'existaient pas. L'hypersexualisation a poursuivi sa courbe ascendante et il suffit de télécharger une application pour trouver un partenaire d'un soir.

L'instantanéité et la virtualisation des contacts sociaux ont complètement transformé les relations sociales. Peut-on désormais aborder la réalité des adolescents sans cellulaires et autres facebookeries?

D'autres préoccupations, encore rares il y a quinze ans, sont devenues beaucoup plus présentes : la transexualité et autres nouvelles notions de genre, le polyamour, les dépendances virtuelles et l'éco-anxiété, pour ne nommer que celles-là (et gageons que les séquelles psychosociales du confinement feront encore couler beaucoup d'encre).

Le second volet de ce dossier proposera une analyse des thèmes explorés dans la série et de quelle façon ils peuvent s'appliquer de façon intemporelle.



Note

1. Sophie Marsolais, «La nouvelle cuvée de «Faubourg St-Rock»», *Lurelu*, vol. 32, n° 1, 2009, p. 10.